

Hélène DEVISSAGUET, Prof. en Classes Préparatoires au Lycée Condorcet, à Paris,
Cours interactif de philosophie donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*

Diffusion en visioconférence le 09 novembre 2017, de 10h10 à 12h00

En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>

Programme 2017-2018 : <http://www.coin-philo.net/eee.17-18.prog.php>

Classé par thèmes : http://www.coin-philo.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php

Contact : europe.education.ecole@gmail.com

LE PHÉNOMÈNE DE L'INTERPRÉTATION

Le plus souvent l'interprétation s'entend comme ce processus qui fait apparaître un sens, au préalable inapparent ou caché : elle décrypte le sens et le révèle, elle donne une signification à ce qui pouvait ne plus en avoir sans elle, à ce dont la signification demeurerait en retrait, obscure, cachée ou simplement oubliée.

Le domaine de l'interprétation est premièrement celui des textes. On connaît en théologie les problématiques concernant l'exégèse des textes sacrés, des Livres saints, celle, d'une part, de la légitimité de l'interprétation, relativement justement à un texte dont la nature pose problème, comme texte sacré précisément : l'interprétation pose le problème de la validité de la lettre, mais également le problème pendant de la légitimité des spéculations à son propos, et ainsi de la méthode interprétative elle-même, de ses techniques. D'où les controverses sur les modalités de l'interprétation des Écritures chez Thomas d'Aquin et chez Luther notamment ; ou les débats entre partisans de l'interprétation (« ijtihad ») et partisans de la lettre dans le monde musulman. L'interprétation participe nécessairement d'une technique qui la légitime et qui contrôle toute production délirante de sens ou, en l'occurrence, de non-sens. Il ne faut pas que l'interprétation fausse la vérité, cette vérité présumée, première relativement à l'interprétation qui peut en être faite. Il faut définir la bonne interprétation, soit la *technique* de la bonne interprétation. Le problème devient une question de méthode pour les exégètes. Problème qui rebondit et se complexifie si l'on admet que la bonne interprétation n'est pas nécessairement unique : si l'on constate une concurrence des interprétations : si elles sont relativement au texte initial également légitimes, qu'en conclure sur leurs méthodes diverse et sur la vérité elle-même ?

Dans la manière de poser ces divers problèmes, une première remarque s'impose : l'interprétation apparaît comme un processus second, qui vient toujours se porter sur ce qui le présuppose : un texte initial : le texte sacré pour l'exégète, le texte dramaturgique pour l'acteur, le « texte » de la partition pour le musicien, tous « interprètes » au sens courant. L'interprète n'intervient qu'après l'auteur, et il n'est justement pas l'auteur du texte qu'il interprète. Le processus de l'interprétation, la production d'un sens, est ainsi second relativement au processus premier, celui de la création, l'acte créateur. L'interprétation est seconde : elle se donne toujours comme

« l'interprétation de... ». Elle suppose un fond à partir duquel elle puisse s'exercer, produire du sens, révéler, entendre et faire entendre. Et elle semble à ce titre subordonnée, ordonnée à ce support dont elle est l'interprétation. L'inter-prête est l'intermédiaire, un entre-deux, entre le texte original et le croyant ou le spectateur qui reçoit le sens et grâce à lui l'entend.

Or les problématiques que nous venons de parcourir perdent leur pertinence quand l'interprétation nous est donnée à penser comme étant en soi créatrice, ce que propose la philosophie de Nietzsche : l'interprétation devient dans la philosophie de la volonté de puissance *créatrice*, et dépasse comme processus créateur le domaine du texte, pour s'appliquer à tout le champs de la pratique : l'interprétation est l'activité de la volonté de puissance, elle est créatrice et créatrice de valeurs. Même la vérité n'est qu'une interprétation de la volonté de puissance, sa valeur n'a rien d'absolu. Un arrêt sur la philosophie de Nietzsche nous conduit à repenser complètement l'interprétation et à l'interroger à nouveaux frais : comment l'interprétation peut-elle être en elle-même créatrice ? N'est-ce pas en réalité son essence ? L'interprétation n'est-elle pas à l'origine de tout sens, de toute entente, de toute vérité qui ne nous est toujours déjà donnée à entendre qu'interprétée ? Ses présupposés ou ses préalables : ceux de l'existence d'un sens ou de la vérité, ne seraient-ils pas constitutifs de la situation d'interprétation ? C'est à l'écoute de ce questionnement qu'il faut sans doute relire les premières pensées philosophiques de l'interprétation, celles de Platon et d'Aristote. Le premier nous dit que le fond de toute interprétation est l'inscience de l'homme, première, originaire, celle qui fonde l'interprétation non pas comme méthode, il ne saurait y en avoir quand il n'y a pas science, mais comme entente de l'être, ce qui présuppose bien sûr d'être à son écoute. Le second nous dit que ce phénomène de l'interprétation a lieu dans la parole, en elle-même interprétation. Ainsi la situation d'interprétation n'est pas seulement celle relative à un texte écrit donné et préalable, elle est la situation déjà de celui qui écrit un texte ou même peut-être plus simplement de quiconque prend la parole. Parler, c'est toujours déjà interpréter, soit faire apparaître au premier plan ce qui était en retrait, ce qui est le propre de la situation herméneutique, et c'est le donner à entendre et à voir. Cela permettra de comprendre pourquoi l'interprétation n'est ni inférieure ni parallèle à l'explication scientifique, mais qu'elle lui est plus originale.

Cette distinction entre l'interprétation comme méthode et l'interprétation comme phénomène conduit à déplacer la problématique de l'interprétation : la déplacer du sujet (*qui* interprète, selon quelle légitimité, et comment ?) au phénomène, à l'interprétation elle-même. Et la question devient : quel phénomène a lieu dans l'interprétation ? La problématique de l'interprétation n'est plus alors la problématique d'un sujet qui ne peut pas tout démontrer et légitime l'interprétation en l'érigant en méthode, comme une autre voie pour la raison scientifique à qui la connaissance pose problème dans son extension, et sa diversité méthodologique, ou plus exactement : cette problématique de l'interprétation surgit quand on abandonne à son propos la perspective du sujet (sujet subjectif, sujet rationnel, sujet scientifique), ce que propose Heidegger dans *Etre et temps*. C'est alors ce qui a lieu dans le phénomène de l'interprétation qui importe au questionnement, devenu de là, *phénoménologique*.

TEXTES

« Il n'y a pas de phénomènes moraux du tout, mais seulement une interprétation morale de phénomènes »

Nietzsche, *Par delà bien et mal*, §108

« On sait ce que j'exige du philosophe : qu'il se place *par-delà* « bien » et « mal » - qu'il soit *au-dessus* de l'illusion du jugement moral. Cette exigence découle d'une conclusion que j'ai été le premier à formuler : celle qu'il n'y a pas de faits moraux. Le jugement moral a en commun avec le jugement religieux de croire à des réalités qui n'en sont pas. La morale n'est qu'une interprétation - ou plus exactement une *fausse* interprétation - de certains phénomènes. Le jugement moral, tout comme le religieux, ressortit à un niveau de l'ignorance où la notion même de réel, la distinction entre le réel et l'imaginaire fait encore défaut, de sorte qu'à ce niveau « vérité » ne désigne que des choses que nous appelons aujourd'hui « chimères ». En cela, le jugement moral ne doit jamais être pris à la lettre : en tant que tel, il ne contient jamais que du non-sens. Mais en tant que *sémiotique*, il reste inappréciable ; il révèle, du moins à celui qui « sait », les réalités les plus précieuses de cultures et de sensibilités profondes qui n'en savaient pas assez long pour se « comprendre » elles-mêmes. La morale n'est qu'un langage symbolique, qu'une « symptomatologie » : il faut déjà savoir *de quoi* il s'agit pour en tirer profit. »

Nietzsche, *Crépuscule des idoles*, « Ceux qui veulent « amender » l'humanité », §1, trad. Hemery, Gallimard, folio essais, Paris, 1974, p. 47

« Interprétation, non explication. Il n'y a aucun état de fait, tout est fluctuant, insaisissable, évanescent : ce qu'il y a de plus durable ce sont encore nos opinions. Projeter un sens - dans la plupart des cas une nouvelle interprétation superposée à une vieille interprétation devenue incompréhensible et qui maintenant n'est plus elle-même que signe. » Nietzsche, *Fragments Posthumes*, automne 1885 - automne 1887, Gallimard, Paris, 1976

« (...) que toute élévation de l'homme entraîne avec soi le dépassement d'interprétations plus étroites, que tout renforcement atteint, toute extension de puissance ouvre de nouvelles perspectives et fait croire à de nouveaux horizons - cela imprègne mes écrits. Le monde qui nous *concerne* est faux c'est-à-dire qu'il n'est pas état de fait mais invention poétique [...], il est fluctuant comme quelque chose en devenir, comme une erreur qui se décale constamment, qui ne s'approche jamais de la vérité : car il n'y a pas de vérité ».

Nietzsche, *Fragments posthumes*, automne 1885 - automne 1887, Gallimard, Paris, 1976

« - S'il y a des gens pour qui cet écrit est incompréhensible et dont il heurte les oreilles, la faute, me semble-t-il, ne m'en est pas nécessairement imputable (...) c'est la forme aphoristique qui fait difficulté : difficulté qui tient à ce que l'on ne prend pas cette forme *assez au sérieux* aujourd'hui. Un aphorisme frappé et coulé comme il convient n'est pas encore « déchiffré » du fait qu'il est lu ; tout au contraire, c'est alors que doit commencer son *interprétation*, laquelle requiert un art de l'interprétation. Dans le troisième traité de ce livre, j'ai présenté un modèle de ce que j'appelle « interprétation » dans un tel cas - un aphorisme est placé en tête de ce traité, lui-même en est le commentaire. Il est vrai que pour pratiquer ainsi la lecture comme *art*, il faut avant tout une chose que de nos jours on a précisément désapprise du mieux qu'on a pu - et c'est pourquoi la « lisibilité » de mes écrits n'est pas pour demain -, une chose pour laquelle il faut presque être vache et en tout cas *pas* « homme moderne » : *la ruminatio...* »

Nietzsche, *Généalogie de la morale*, Préface, §8, trad. Wotling, Livre de poche, Paris, 2000.

« - (...) L'expression « herméneutique » dérive du verbe grec ερμενευειν. Ce dernier se réfère au substantif ερμηνευς, que l'on peut rapprocher du nom du dieu Ερμης (Hermès), en un jeu de la pensée, plus obligeant que la rigueur de la science. Hermès est le messager des dieux. Il porte l'annonce du destin ; ερμενευειν est la mise au jour qui porte à la connaissance pour autant qu'elle est en état de prêter oreille à une annonce. Une telle mise au jour devient ensuite exégèse de ce qui a été dit par les poètes – eux qui, selon le mot de Socrate dans le dialogue *Ion* de Platon (534 e), ερμηνης εισιν των Θεων, «sont les messagers des dieux».

- J'aime ce petit dialogue de Platon. A l'endroit que vous mentionnez, Socrate pousse les rapports encore plus loin: il augure des rhapsodes qu'ils sont ceux qui portent à la connaissance le parole des poètes.

- De tout cela ressort clairement que ce qui est herméneutique veut dire non pas d'abord interpréter, mais avant cela même : porter annonce et apporter connaissance.

- Pourquoi insistez-vous sur le sens original de l' ερμενευειν?

- Parce que c'est lui qui m'a amené à pouvoir, grâce à son aide, caractériser la pensée phénoménologique qui m'ouvrit le chemin jusqu'à *Sein und Zeit*. Il s'agissait, il s'agit encore de porter au jour l'être de l'étant; assurément plus à la manière de la métaphysique, mais de telle sorte que l'être même vienne à paraître. L'être même – cela veut dire : la présence du présent, la venue en présence de ce qui vient en présence –

- L'homme, ainsi, est en tant qu'homme dans la mesure où il prend parole en répondant à la parole de [l'être-même]

- Le prédominant et portant, dans la relation de l'être humain à [l'être-même], est en conséquence la parole. C'est la parole qui donne voix à la relation herméneutique».

Heidegger, *D'un entretien de la parole, Entre un Japonais et un qui demande,* in *Acheminement vers la parole*, Gallimard, Tel, p. 114 sq.

«En tout entendre du monde l'existence est, elle aussi, entendue et réciproquement. Toute explicitation qui doit procurer l'entente doit avoir déjà entendu ce qui est à expliciter. (...)

Mais voir dans ce cercle un cercle vicieux et se mettre à l'affût des moyens de l'éviter, voir ne le «ressentir» que comme une imperfection inévitable, c'est mésestimer de fond en comble ce qu'est l'entendre. Il ne s'agit pas d'assimiler l'entendre et l'explicitation à un idéal déterminé de connaissance. (...) Le décisif n'est pas de s'extraire du cercle mais d'y entrer de la bonne manière. Ce cercle de l'entendre n'est pas un circuit dans lequel tourne un quelconque genre de connaissance, c'est au contraire l'expression de la structure existentielle à préalables du Dasein lui-même. (...)

Le «cercle» dans l'entendre appartient à la structure du sens, phénomène qui s'enracine dans la constitution existentielle du Dasein, dans l'entendre qui s'explique.».

Heidegger, *Etre et temps*, Gallimard, p. 198 sq.

Sites : <http://www.coin-philo.net> - <http://www.projet-eee.eu>
Contact : europe.education.ecole@gmail.com